

Barber, James, *South Africa's Foreign Policy, 1945-1970*, Oxford University Press.

Maureen Covell

Volume 5, numéro 4, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/700510ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/700510ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Covell, M. (1974). Compte rendu de [Barber, James, *South Africa's Foreign Policy, 1945-1970*, Oxford University Press.] *Études internationales*, 5(4), 728-729. <https://doi.org/10.7202/700510ar>

été adressée plus tôt aux autres pays socialistes, leur indiquant de façon claire les limites des courants réformistes.

Pour ces raisons, le lecteur averti peut considérer cet ouvrage comme étant, sous certains aspects, une contribution utile et complémentaire, grâce à ses analyses sectorielles approfondies. Il convient de souligner avec insistance la quantité des documents à l'appui qui ajoutent à la valeur scientifique du livre.

En dernière analyse, ce livre reste essentiel parmi les études relatives au « Printemps de Prague », il constitue un apport original dans l'étude du développement de l'expérience tchécoslovaque.

Paul PILISI

*Université du Québec
à Chicoutimi*

BARBER, James, *South Africa's Foreign Policy, 1945-1970*, Oxford University Press.

Cette chronique de la politique étrangère de l'Afrique du Sud intéressera à la fois les étudiants des affaires africaines et ceux des relations internationales. Pour ces derniers, l'Afrique du Sud présente un cas extrême, qui met en question les catégories traditionnelles de l'analyse de la politique étrangère. D'abord, comme Barber lui-même le montre, pendant la plupart de l'époque d'après-guerre, l'Afrique du Sud n'avait presque pas de politique étrangère au sens d'une stratégie pour modifier ou manipuler l'environnement international. Elle avait bien une position à l'égard de l'extérieur, mais c'était une position de réaction plutôt que d'initiative, et d'une réaction qui prenait aussi souvent la forme des changements internes, tels que le programme d'armement des années soixante, que des représentations externes. Aussi, plus que d'autres pays, l'Afrique du Sud trouve sa diplomatie déterminée par ses

conditions domestiques : le désir de perpétuer le système d'apartheid et les réactions que ce système provoque à l'extérieur. Enfin, le succès de cet effort de faire face à un milieu hostile se base, non pas sur les manœuvres diplomatiques qui font le sujet de la plupart des études de politique étrangère, mais plutôt sur des rapports économiques qui jouent un rôle dans les rapports avec l'extérieur plus grand que ne permet la plupart des modèles des relations internationales.

Le livre en question donne une histoire très complète des rapports entre l'Afrique du Sud et le monde extérieur. Barber démontre la continuité de ces rapports depuis 1945, malgré le changement de gouvernement de 1948, et trace l'isolement croissant du pays, à la fois de l'ONU et du Commonwealth, à mesure que les deux groupements devenaient autre chose qu'avaient imaginé les leaders sud-africains en 1945. Paradoxalement, c'était la destruction des empires européens en Afrique, empires sur lesquels l'Afrique du Sud avait compté comme ligne de défense et de liaison avec le monde occidental, et de la confiance née de la survivance dans un nouveau milieu encore plus hostile qui ont formé la base des premiers efforts de développement d'une politique étrangère qui avait pour but de modifier l'environnement externe : « la politique d'ouverture » envers les États africains laissés par la chute des empires et l'effort de construire un bloc solide des pays au sud du Zambèze encore sous la dominance blanche. Ici Barber montre que la politique d'ouverture et la politique de rigidité avaient les mêmes buts et la même source dans la reconnaissance de l'importance de l'environnement africain et l'influence que l'Afrique du Sud pouvaient avoir dans cet environnement. Dans le monde, l'Afrique du Sud n'est qu'une petite puissance ; mais en Afrique elle possède un pouvoir prépondérant.

Barber lui-même n'utilise pas de modèle théorique dans sa description de la politique

étrangère sud-africaine, et l'organisation de son œuvre reste résolument chronologique. C'est une méthode qui est à la fois la force et la faiblesse du livre, puisqu'elle lui permet de donner aux facteurs domestiques et économiques le poids qu'ils méritent, mais l'empêche de les discuter de façon cohérente. Ainsi, les justifications du système d'apartheid, dont la défense était le but principal de la politique étrangère sud-africaine, se retrouve à chaque chapitre. Par contre, la position économique de l'Afrique du Sud comme source de matières brutes vitales et comme pays d'investissement profitable, aussi importante pendant toute la période en question, n'est discutée que dans les derniers chapitres, quand la question de sanctions économiques s'est posée à l'ONU.

Dans son dernier chapitre, Barber pose la question de la durabilité du bloc des États au sud du Zambèze, étant donné la faiblesse des régimes de la Rhodésie et des colonies portugaises. Mais puisque sa chronique s'arrête en 1970, il n'a pas pu donner les renseignements nécessaires pour savoir quels effets les changements récents dans les colonies portugaises auront sur la politique étrangère de l'Afrique du Sud. Une analyse plus méthodologique des facteurs déterminants de cette politique aurait été utile pour ceux qui voudraient regarder dans le futur aussi bien que dans le passé.

Maureen COVELL

*Political Science Department,
University of Windsor*

TOINET, Marie-France, *Le Congrès des États-Unis*, P.U.F., Paris, 1973.

Dans ce livre bien documenté et de lecture facile, l'auteur fait une description des organismes et forces qui forment la vie du Congrès américain. Ce n'est pas, par conséquent, une analyse systématique de cette institution. Tout au long de ce

travail, nous prenons connaissance des faits et gestes des sénateurs et de leurs collaborateurs. Nous voyons ainsi que la démocratie américaine est fort intéressante au niveau des principes. En réalité toutefois, c'est une autre histoire. En effet, l'auteur nous démontre, avec des preuves précises à l'appui, que seule une minorité peut accéder au Congrès. Le fonctionnement des deux Chambres qui le composent ne favorise que certaines personnes. Le détail des discussions est inconnu du public. Même, vue sous cet aspect, cette œuvre de Marie-France Toinet est aussi valable et importante que si elle était un traité de science politique. Le livre est bien rédigé ; le plan couvre tous les éléments importants du sujet qu'elle étudie ; sa documentation est, sinon complète, du moins suffisante ; ses tableaux statistiques sont conçus de façon à être compris au premier coup d'œil. Ces statistiques sont nécessaires car, dans un sujet comme celui-là, les hommes politiques ne méritent pas tous d'être crus sur parole car ils ont leur réputation et leur prestige à maintenir.

Après un premier chapitre sur la séparation et l'opposition des pouvoirs dont le bon fonctionnement s'explique par la collaboration entre ces deux forces, nous arrivons à ce que l'auteur appelle la phénoménologie du Congrès. C'est le chapitre le moins important mais il a sa place quand même à l'intérieur de ce travail car, dans un pays immense et hautement spécialisé comme les États-Unis, le gouvernement doit avoir financièrement un budget suffisant, c'est-à-dire élevé, pour être à la hauteur des fonctions qu'il assume.

Sur le fonctionnement du Congrès, c'est aux chapitres III et IV que nous trouvons les développements. L'auteur nous donne une vue des principaux moments qui précèdent l'adoption d'une loi. Nous en arrivons par la suite à la composition du Congrès. Nous prenons alors connaissance des forces qui influent sur la représentativité des élus, sur les travaux de ces mêmes